

LE TRADUCTEUR CLEPTOMANE
ou LA DISPARITION

d'après Deszö Kosztolanyi

Traduction : Maurice Regnault

Adaptation théâtrale : Gil Baladou

Mise en scène : Gilles Gleizes

Le décor du « Traducteur cleptomane », où les spectateurs étaient mêlés aux comédiens, avait deux dimensions différentes selon la superficie des lieux qui l'accueillaient. Il put ainsi être installé dans de multiples endroits, aussi bien des scènes de théâtre qu'une ancienne gare, un hangar, des salles polyvalentes ou le grand salon d'un hôtel.

Arrivé à une façade de crépi beige, le public pénètre, par une large porte verte, dans la salle sans fenêtres d'un café-restaurant, à Budapest, au cours des années mille-neuf-cent-trente. Y sont disposées des tables de bistro, avec des chaises de même style, ainsi que des banquettes sur lesquelles les spectateurs s'installent. Aux murs sont accrochés des grands miroirs déformants et des appliques qui éclairent la salle. Des néons éteints sont suspendus au plafond.

Au bout de la salle se trouve une baie vitrée en verre cathédrale, comportant une porte à double battant qui donne sur les toilettes et les cuisines. A l'une des extrémités de cette baie vitrée est installé un homme d'une quarantaine d'années, mal rasé, avec un nœud papillon fatigué et des vêtements de bonne coupe mais usés : Kornel Esti.

Celui-ci écrit, assis à deux tables, dont chacune est recouverte d'une nappe et l'une est munie d'une lampe allumée. Sur ces deux tables sont posés des papiers, des manuscrits, un verre et une carafe vides ainsi qu'une addition sur une coupelle. Près de lui, une banquette où il a placé son manteau et son chapeau.

Dans le milieu de la salle, à l'un de ses côtés, entre deux banquettes, sur un pilier se détachant des murs, est accrochée une inscription en hongrois. Devant ce pilier se trouve une autre table munie aussi d'une lampe allumée, avec un verre également vide. Un homme de grande taille, bien habillé et coiffé d'un chapeau, y est assis, plongé dans le sommeil. C'est le Dormeur. Face à lui, une chaise sur le dossier de laquelle est posé son manteau.

Les rumeurs du café-restaurant - brouhaha de conversations et bruits de couverts - se mêlent à un vieil air de jazz : « Lonely melody ». Un garçon impeccable, cheveux plaqués en arrière et moustache en guidon, fait son service. Il passe un coup de ramasse-miettes sur une table et en enlève la nappe. Puis il sort, empruntant la porte à double battant par laquelle il fera des aller-retours au cours du spectacle.

Les portes de la salle se referment. Rumeurs et musique diminuent jusqu'à cesser. Le garçon revient, s'approche de Kornel Esti, prend l'addition et la lui montre.

Kornel Esti (faisant semblant de découvrir l'addition) : Merci. (Il saisit l'addition.) Voyons le prix de nos libations vespérales ! Cinq pengös ! Magnifique ! Voilà qui parle tout seul de la situation ! Cinq pengös ! Garçon, j'ai quelque chose pour vous... (Il cherche dans ses papiers.) Voilà... Je l'ai pondu tout à l'heure sous l'effet d'une visitation poétique...

« Un jour de fête
Un jour de deuil
La vie est faite
En un clin d'œil. »

Ce n'est pas beau ? Toute une destinée en quelques mots... Et je vais vous dire, ça n'a pas de prix... Non ! Pas de prix ! Comme je connais votre goût pour les belles-lettres, je vous le cède pour six pengös, et vous gardez la monnaie... Six... Et tenez... Le poète ne reculant devant

aucun sacrifice, je vous donne en prime... *(Il fouille dans ses papiers.)* Une ballade inédite de mon ami Gallus... Qu'est-ce que vous en dites ? *(Le garçon reste imperturbable, s'éloigne et continue son service.)* La ballade de Gallus gardera son secret et mon quatrain son mystère ! *(Il se lève et s'adresse aux spectateurs, assis dans le café.)* Vous n'auriez pas cinq pengös ? Cinq ! Non ! J'ai l'impression d'avoir été introduit au sein de la confrérie de la mouise ! Cinq pengös !... *(Il va vers le Dormeur et lui parle très doucement.)* Vous n'auriez pas cinq pengös ? *(Un temps.)* Lui, il les a certainement. Mais, chut ! Un dormeur, c'est sacré. Honorable société, je vous le dis, un dormeur ne peut jamais être un ennemi. Il a trop bien tourné le dos à la vie, à la haine, à la méchanceté. Il cesse d'exister. C'est comme un mort. Dormeur, paix à vous rêves ! *(Il s'approche des spectateurs.)* Des dormeurs, dites du bien ou ne dites rien ! Par qui l'humanité a-t-elle été menée à la ruine et au sang ? Par ceux qui se sont enthousiasmés pour la cause publique, qui ont pris au sérieux leur mission, et qui, debout, avec ardeur et probité, ont veillé. Je vous le dis, les bienfaiteurs, ce sont les indifférents... les dormeurs... *(Le garçon nettoie la table du Dormeur et remue volontairement, en faisant du bruit, le verre posé sur celle-ci. Kornel Esti va vers le serveur.)* Garçon, si vous faites du bruit, vous allez voir s'éveiller un homme. Alors que, si vous le laissez dormir, il vous est donné de contempler un dieu... Oui... Le dormeur est un dieu ! *(Kornel Esti entraîne le garçon vers sa table et s'y rassied.)* Et l'écrivain qui, dans un café, à proximité des waters, sur un coin de table, gribouille des vers qu'on ne publiera jamais... Celui-là, c'est un saint ! Garçon, vous qui devez occuper vos heures creuses à faire de la linguistique, votre propre langue n'est-elle pas pour vous une source d'étonnement ? Je vous assure que moi, elle me plonge dans un état d'étonnement perpétuel ! Prenez cette expression : « Ennui d'argent »... « Ennui d'argent »... « Ennui d'argent »... Ne croirait-on pas que c'est l'argent qui est la cause de ces ennuis ? Alors que ce n'est pas l'argent, mais le manque d'argent. Par contre, il existe une expression qui fait sentir que l'argent peut paradoxalement être une charge. Mais elle est française : « Embarras de richesse ». Aucune en hongrois ! Symptomatique, non ? *(Le garçon se retire.)* Pourtant, croyez-moi, avoir trop d'argent, c'est plus qu'un ennui. Une vraie plaie. J'en sais quelque chose. Il m'est arrivé d'avoir énormément d'argent ! Oui ! Moi ! Demandez-le aux compagnons de ma jeunesse... Ils ne vous diront pas le contraire... Ces écrivains... Ces peintres... Ces poètes... Ces rêveurs... Ces dormeurs... *(Il se lève, revient vers le Dormeur et s'adresse de nouveau à lui doucement.)* Jadis on a fait la route ensemble ! Puis ils sont restés en arrière, dans la profondeur du sommeil, et leur trace s'est perdue !... Qui se souvient de Swetschke, de Sarkani, de Grodek, de Pataki ? Hernad, le talentueux romancier qui n'a pas publié un seul roman ? Hulmann, le critique qui n'a pas reçu un seul livre à critiquer ? Et Baltazar, le talentueux rédacteur en chef qui n'a jamais eu de journal ? Et Bolvary ? et Gelza ? Et Scholz ? Et Gallus, le romancier couronné par l'académie de la dèche. Et Kalmann, Kernel Kalmann ? *(Le front du Dormeur se lève, puis retombe.)* Le gros Kalmann ! Cent-quarante kilos ! Envolés dans la nature ! Qu'un avorton, qu'un maigrichon disparaisse... Bon... On l'admet... Mais qu'un homme comme Kalmann, qu'un géant toujours obligé de s'habiller sur mesure, qu'une montagne pareille disparaisse, c'est autre chose...

Le Dormeur *(parlant dans son sommeil)* : Kalmann !

Kornel Esti : Pardon ! Qu'est-ce que vous dites ? *(Silence.)* Le sommeil, c'est l'approbation par excellence. *(Il déambule dans la salle et s'adresse au public.)* Qu'est-ce que je vous

disais ? Ah oui... Il m'est arrivé d'avoir énormément d'argent. Une vague tante maternelle m'avait légué toute sa fortune. Deux millions de couronnes ! Eh bien, vous me croirez si vous le voulez, mais j'ai flanqué l'argent dans ma valise, je suis rentré à la maison et j'ai vécu chez moi comme avant en griffonnant des vers. Silence sur l'affaire ; sinon c'en était fait de moi ! Pourquoi ? Voyons ! Un poète riche, chez nous ? Absurdité ! Ici, le génie dédommage en tant qu'aumône ceux qui ne possèdent rien, les crève-la-faim, les malades, les persécutés, les morts-vivants, les morts véritables. On a un faible spécialement pour ces derniers. Eh oui ! J'ai continué ma modeste vie ! J'ai continué à boire mon café à crédit. Avec un poinçon, je trouais les semelles de mes chaussures pour qu'elles prennent l'eau selon l'obligatoire tradition de la bohème. Chaque matin, je noircissais à l'encre de Chine mes faux-cols. Je n'allais pas ruiner ma réputation de poète ! Alors, que faire de cette mer de richesses ? Je me suis donc mis à réfléchir, froidement, logiquement ; et j'ai décidé de distribuer tout cet argent. A qui ? C'était là le hic ! Je n'ai pas de famille, plus d'amis. Que faire ? Qu'auriez-vous fait à ma place ? Mettre cette fortune au service d'un noble but, l'offrir à quelque institution bienfaisante ? Pour que des escrocs bien gras, avec l'argent des orphelins, des aveugles, des sourds-muets, des malades, achètent des brillants à leurs femmes et à leurs maîtresses !... Non ! J'ai décidé de jeter mon argent au vent ! Mais attention ! Incognito... J'ai horreur de la flagornerie. J'ai calculé que si je voulais me défaire, en vingt ans maximum... oui... dans la famille, on ne fait pas de vieux os... de ces deux millions de couronnes, je devais écouler environ, par an, cent-mille couronnes, par mois, huit-mille-huit-cent-trente-trois, par jour deux-cent-soixante-treize et des poussières... Au début, tout a marché sans anicroche. Je remplissais un mandat, évidemment sans mentionner l'expéditeur, et je mettais à la poste deux-cent-soixante-douze couronnes toujours adressées à un inconnu, dont j'avais relevé le nom et l'adresse au petit bonheur sans chercher à savoir si l'intéressé était riche ou pauvre. Je n'obéissais qu'au hasard. La bénédiction pleuvait à tort ou à travers. Je sentais autour de moi pétiller, bouillonner cette ville misérable. Je fonctionnais comme une force aveugle, comme une fée espiègle, omniprésente, répandant la bénédiction de son invisible corne d'abondance. Mais, malheureusement, je me suis fait pincer. J'ai commis la bêtise d'envoyer un jour la somme habituelle à un journaliste qui avait entendu parler de ces dons mystérieux. Le lendemain, il a publié la photo de mon mandat, et, forgeant de toutes pièces une histoire, il a écrit, sous le titre « Pluie d'or », un reportage sur un maharadja qui aurait circulé ici incognito... On m'avait découvert, sans m'arracher mon masque. Mais j'ai pris peur. Finis les mandats. Bien sûr, monsieur, j'aurais pu dépenser ma fortune avec les femmes... Mais j'ai toujours veillé à maintenir le mirage que les femmes m'aiment pour moi-même. C'était enraciné en moi, c'était pour ainsi dire une idée fixe, la décision de le distribuer, cet argent, et qui plus est, non pas selon la justice humaine, après réflexion, mais au gré du caprice, conformément à la justice plus grande, plus mystérieuse de la nature. Quand tel jour ou tel autre, je n'avais pas réussi à me débarrasser de la somme prescrite, le remords me rongait. Mon devoir devenait toujours plus difficile, plus compliqué. Il arrivait que s'amoncellent les parts de plusieurs journées. L'argent... Vous ne pouvez pas soupçonner combien on en trouve peu de débouchés quand, vraiment, on veut le bazarder. C'est simple, personne n'en veut. Même pas les chiens. Pendant toute une année, je me suis débattu ainsi âprement. J'en étais arrivé à gérer si mal mes finances que, comme on a coutume de dire, « après vérification de mes livres », il me restait mille-cinq-cent-soixante-quatorze couronnes qui n'avaient pu d'aucune façon trouver propriétaire. Au début de la troisième année, la chance m'a souri. J'ai eu à me faire soigner chez un petit dentiste de Buda, un tout modeste débutant. C'est lui qui

m'a planté cette magnifique dent en or qui, depuis, fait partie de ma personnalité de poète. Au porte-manteau de l'entrée pendaient quatre ou cinq pardessus. Pendant un moment d'inattention, j'ai fourré dans la poche de chacun d'eux quelques billets. Le lendemain, j'ai poursuivi l'opération, le surlendemain aussi. En une semaine, j'ai réussi à venir à bout de tout mon excédent ! Dans la salle, les patients avaient les yeux étincelants. Ils se faufilaient dans l'entrée, et ils en revenaient galvanisés, l'argent en poche. Ils cachaient leur visage derrière un mouchoir pour que leur joie ne se voie pas. Moi, sournoisement, au milieu d'eux, je faisais mine de rien. Je savourais. Mais bien vite, j'ai dû déloger de là aussi. La nouvelle courait à Budapest qu'il n'y avait pas de dentiste à la main aussi adroite, aussi légère. Son cabinet a tellement prospéré qu'on s'est mis à y distribuer des numéros d'ordre, et j'ai eu le six-cent-vingt-huit. La bonne ne m'a même pas laissé entrer. Alors j'ai tourné les talons. J'ai cherché ma chance ailleurs, là où ma pluie d'or fécondatrice n'était pas encore tombée. De pareils endroits, il n'en restait guère. Il me fallait travailler de toutes façons, avec toujours plus de vigilance. Le filet se resserrait autour de moi. La quatrième année, avec un ami pickpocket qui sortait de prison, j'ai pris des cours de vol à la tire. Les cours terminés, j'ai fonctionné alors en toute insolence. A l'occasion d'un défilé solennel, j'ai réussi à glisser les deux-cent-soixante-treize couronnes quotidiennes dans l'habit de gala d'un membre de la haute noblesse, et cinquante couronnes dans le rebord de son bonnet de fourrure à aigrette. Mieux, j'ai fait disparaître cent couronnes dans la poche du ministre des finances en parlant avec lui de la crise économique. Mais de pareilles occasions s'offraient rarement. Le plus souvent, j'allais me jeter dans la foule. J'étais sur la mauvaise pente. Je faisais les matchs de football, les tramways, les champs de course. Je n'arrêtais pas de fourrer des couronnes dans la poche de mon prochain. Je glissais peu à peu dans la dépravation. (*Il s'approche du Dormeur.*) Puis un jour de mai, je m'en souviens très bien, je me suis retrouvé à côté d'un vieux monsieur aux yeux bleus, à la barbe d'argent bien taillée. (*Il met sa main dans l'une des poches de la veste du Dormeur.*) Moi, je venais de retirer de ma poche une pièce en argent de cinq couronnes et je manœuvrais pour la faire passer, de cette façon, dans la poche de son pardessus, quand le vieux monsieur m'emprisonne la main sous son bras et se met à hurler en criant : « Au voleur ». J'ai eu beau me défendre, j'avais été pris en flagrant délit.

Le Dormeur se réveille et saisit le poignet de Kornel Esti.

Le Dormeur : Il y a des gens qui ont la main sur le cœur, vous, vous l'avez dans ma poche. Vous aimez sans doute le vide ?

Kornel Esti : Je vous ai réveillé ! Oh, je suis désolé !

Le Dormeur : Vous connaissez le dicton : « Dieu a créé l'homme à son image, et pour permettre à l'homme de l'oublier, il a créé le sommeil ! »... Oui, je dormais... Kalmann... C'est curieux... Ce nom flotte sur ma mémoire... Kalmann !...

Kornel Esti : Vous avez connu Kalmann ?

Le Dormeur : Non... Je ne crois pas... Je ne sais pas...

Kornel Esti : Kalmann qui nous accueillait toujours dans son appartement somptueux avec cinq ou six liqueurs, qui nous glissait dans la poche de gros cigares espagnols ! Kalmann, le roi de la culbute financière !

Le Dormeur : Non... Je ne me souviens pas... Mais, puisque ce nom est venu dans mon sommeil, permettez que j'aie à voir à qui il appartient...

Kornel Esti : Vous n'auriez pas cinq pengös ? (*Le Dormeur rit doucement et se rendort. Le garçon, revient, reprend l'addition de Kornel Esti et la lui montre à nouveau.*) Vous avez de la suite dans les idées, c'est vertigineux ! (*Il se rapproche du garçon.*) Ecoutez-moi, depuis que je suis en vie, je donne aux garçons de copieux pourboires. J'ai toujours été persuadé que les garçons étaient les gens les plus soiffards, les plus ivrognes du monde, de vrais trous, qu'ils buvaient jusqu'au dernier sou tout ce qu'ils soutiraient de moi et des autres, que je subvenais, pour tout dire, aux besoins de poivrots incorrigibles, d'alcooliques incurables. Mais aujourd'hui, à l'instant, dans un moment de lucidité, je viens de me rendre compte avec stupeur que ces garçons, dont vous faites partie, auxquels tant de pourboires auraient dû depuis longtemps donner le delirium tremens, que ces garçons dis-je, ne titubent absolument pas, mieux, marchent tous droits, sans présenter le moindre signe d'intoxication. J'en conclus que vous trompez notre bonne foi, et que jamais de mémoire d'homme, vous n'avez affecté les sommes que nous vous donnons pour boire... pourboire... Et je dirais même que vous allez, avec cet argent, vous acheter du pain, de la viande et même des habits à vos enfants. (*Il s'assied à sa table, prend son crayon et un papier.*) Eh bien, par la présente, je porte plainte contre tous les garçons du monde pour gestion abusive.

Il écrit. Le garçon hausse les épaules.

Le Dormeur (*se levant brusquement*) : Monsieur... Monsieur... (*Le garçon s'approche.*) On m'a volé mon portefeuille. (*Le garçon ne comprend pas.*) J'étais dans un cimetière... Seul sous un arbre... J'assistais à d'innombrables enterrements... Je voyais sortir, l'un après l'autre, avec la même indifférence que des marchandises le font d'une usine, les cercueils que l'on descendait en terre. J'étais aux premières loges pour observer les innombrables douleurs individuelles que tous croient uniques, constater combien est machinale l'expression de la souffrance et combien les gens endeuillés se ressemblent tous, tous pâles, tous en larmes, dans la grande fabrique du désespoir. C'est alors qu'un homme s'est approché de moi. Il m'a dit : « Avec l'humanité, ici, je pleure, je médite, j'oublie et je trouve la paix. » Il m'a embrassé. Puis il a disparu... et, tout de suite, j'ai vu qu'on venait de me voler mon portefeuille, garçon. Le sommeil n'est-il plus un lieu sûr ?

Le garçon a un mouvement évasif de la tête et s'en va.

Kornel Esti : Dites-moi, quelle figure avait-il, cet homme du cimetière ?

Le Dormeur : Je ne me souviens plus très bien... Les rêves, vous savez...

Kornel Esti : N'avait-il pas un grand front dégarni et, en parlant, des mains qui voletaient dans l'air ? L'allure d'un sombre intellectuel ?

Le Dormeur : Peut-être... Je ne sais plus... Il émanait de lui une sorte de sérénité... désespérée... C'est ça.

Kornel Esti : C'est Gallus qui vous rendu visite ! Incorrigible Gallus !

Le Dormeur : Gallus... Gallus... Ce nom ne me dit rien... Vous le connaissez ?

Kornel Esti : Ah ! On ne peut mieux ! (*Désignant ses papiers*) J'ai même là dans mes papiers les traces de cet esprit curieux, de ce fils de Mercure ! (*Il se lève et s'approche du Dormeur.*) C'était un garçon brillant, plein d'intuition ! Cultivé ! Il savait si bien l'anglais que le prince de Galles lui-même aurait pris, dit-on, des leçons auprès de lui ! Mais il avait un défaut fatal : il raflait tout ce qui lui tombait sous la main. C'était plus fort que lui. Il fallait qu'il vole : une montre de gousset, des pantoufles, une paire de bretelles... Tout lui était bon pour satisfaire son plaisir : voler ! Nous, ses amis, nous le réprimandions avec affection. Lui, promettait de lutter contre sa nature. Mais sa raison avait beau se défendre, sa nature était la plus forte, sans arrêt, il récidivait. Seulement voilà, un jour, dans l'express de Vienne, il s'est fait pincer alors qu'il soutirait le portefeuille d'un négociant morave. On l'a ramené pieds et poings liés à Budapest. Vous n'êtes pas sans savoir que tout dépend des mots, la valeur d'un poème aussi bien que le sort d'un homme. Nous avons tenté de prouver que c'était un cleptomane et non un voleur. Le cleptomane est en général quelqu'un qu'on connaît, le voleur quelqu'un qu'on ne connaît pas. Le tribunal ne le connaissait pas : deux ans de prison ferme.

Le Dormeur : Deux ans ! Vous ne l'avez pas abandonné, j'espère ?

Kornel Esti : Non, bien sûr. A sa sortie de prison, il tombe à mes genoux, me suppliant de lui procurer du travail, mais, voyez-vous, il était comme moi, il ne savait rien faire d'autre qu'écrire ! (*Il revient vers sa table, entraînant avec lui le Dormeur.*) Je l'ai recommandé à un brave éditeur plein d'humanité - il y en a ! – et il lui a confié la traduction d'un roman policier anglais. C'était une de ces choses bonnes pour la poubelle, dont on a honte de se salir les mains. On ne les lit pas. On les traduit à la rigueur, en mettant des gants. Mais Gallus était heureux d'avoir du pain sur la planche, et il s'est mis à l'ouvrage, avec tant de zèle qu'au bout de trois semaines, il a remis le manuscrit. Oui, mais quelle ne fut pas ma surprise quand, quelques jours plus tard, l'éditeur m'a renvoyé la traduction avec un mot m'indiquant qu'elle était totalement inutilisable et ne valait pas un rotin.

Kornel Esti se rassied à sa table, sort de ses papiers le manuscrit original et la traduction du roman policier.

Le Dormeur : Traduction médiocre ?

Kornel Esti : Non, non ! C'était vraiment la traduction du « Mystérieux château du comte Vitsislav », vraiment, coulante, pleine d'art et de verve poétique.

Le Dormeur : Oui, mais cousue de contre-sens ?

Kornel Esti : Vous n'y êtes pas. Je vous l'ai déjà dit. Gallus savait parfaitement, et le hongrois, et l'anglais. Non, c'était autre chose qui clochait. Tout autre chose ! S'il vous plaît de faire un peu de lecture... (*Il fait signe au Dormeur de s'asseoir à côté de lui. Le Dormeur s'exécute.*) Mais d'abord, je vous lis la première phrase de l'original anglais. (*Lisant le manuscrit original*) « L'antique château rescapé de tant d'orages resplendissait de toutes ses trente-six fenêtres. Là-haut, au premier étage, dans la salle de bal, quatre lustres prodiguaient une orgie de lumière. » Stop. (*Il tend la traduction au Dormeur.*) A vous, pour la traduction.

Le Dormeur (*lisant la traduction*): « L'antique château rescapé de tant d'orages resplendissait de toutes ses douze fenêtres. Là-haut, au premier étage, dans la salle de bal, deux lustres brillaient. »

Kornel Esti : Je continue : « Avec un sourire ironique, le comte Vitsislav sortit un portefeuille bien bourré et leur jeta la somme demandée, mille-cinq-cents livres sterling. » A vous...

Le Dormeur : « Avec un sourire ironique, le comte Vitsislav sortit un portefeuille bien bourré et leur jeta la somme demandée, cent-cinquante livres sterling. »

Kornel Esti : Plus loin, je lis : « La comtesse Eléonore était assise dans un des angles de la salle de bal en tenue de soirée, elle portait ses bijoux de famille anciens : sur sa tête, un diadème garni de diamants hérité de sa trisaïeule, épouse d'un prince-électeur allemand, sur sa gorge d'une blancheur de cygne, un collier de véritables perles au reflet opalescent, et quant à ses doigts, ils ne pouvaient presque plus bouger tant ils portaient de bagues ornées de brillants, de saphirs et d'émeraudes. »

Le Dormeur : « La comtesse Eléonore était assise dans un des angles de la salle de bal en tenue de soirée. » (*Un temps.*) Rien de plus ? ... Le diadème garni de diamants ?... Le collier de perles ?... Les bagues ornées de saphirs, d'émeraudes ?... Non ? Non ?

Kornel Esti : Si ! Si ! Tout cela manquait ! Comprenez-vous ce qu'avait fait le malheureux Gallus ? Il avait tout simplement volé les bijoux de famille de la comtesse Eléonore, comme il avait dépouillé avec une légèreté tout aussi impardonnable le comte Vitsislav, pourtant si sympathique de ses mille-cinq-cent livres, ne lui en laissant que cent-cinquante, et soustrait deux des quatre lustres de cristal de la salle de bal, et subtilisé vingt-quatre des trente-six fenêtres de l'antique château rescapé de tant d'orages. Mais ma consternation a été à son comble quand j'ai constaté, tout doute exclu, que la chose, avec un fatal esprit de suite, se retrouvait du début à la fin de son travail. En quelque lieu que sa plume avait passé, le traducteur avait causé préjudice aux personnages, et ça, à peine connaissance faite, et sans égard pour aucun bien, mobilier ou immobilier, il avait porté atteinte au caractère incontestable, quasi sacré, de la propriété privée. Il travaillait de diverses manières. Le plus souvent, les objets de valeur, ni vu ni connu, avaient disparu. Des ces tapis, de ces coffres-forts, de cette argenterie, destinés à relever le niveau littéraire de l'original anglais, je ne trouvais dans le texte hongrois aucune trace. Pris de vertige, j'ai fini par dresser un inventaire exact des objets volés. Ecoutez-moi bien : j'ai pu établir que, dans son égarement, mon confrère s'était approprié, illégalement, et sans y être autorisé : un million-cinq-cent-soixante-dix-neuf-mille-deux-cent-cinquante-et-une livres sterling, cent-soixante-dix-sept bagues en or, neuf-cent-quarante-sept colliers de perles, cent-quatre-vingt-une montres de gousset, trois-cent-neuf paires de boucles d'oreilles, quatre-cent-trente-cinq valises, sans parler des propriétés, forêts et pâturages, châteaux ducaux et baronniaux, et autres menues bricoles, mouchoirs, cure-dents et clochettes, dont l'énumération serait longue et peut-être inutile.

Le Dormeur (effaré) : Mais où les avait-il mis ces biens mobiliers et immobiliers ? Et quel était son but en les volant ? Hein ? Vous pouvez me le dire ?... Me le dire ?...

Kornel Esti (mystérieux) : Un tel examen nous entrainerait bien trop loin ! Aussi n'irai-je pas plus avant !

Le Dormeur : Vous avez sans doute raison.

Kornel Esti : Vous n'auriez pas cinq pengös ?

Le Dormeur : Vous avez déjà inspecté ma poche. Mais regardez dans la vôtre. (*Kornel Esti fouille sa poche gauche.*) Non, la droite. (*Kornel Esti fouille sa poche droite et en sort un billet de cinq pengös. Ils rient tous les deux.*) Voici le genre d'apparition qui rend heureux !

Kornel Esti : Les prestidigitateurs qui font apparaître ont plus de succès que ceux qui font disparaître... C'est bien connu. (*D'une voix forte*) Garçon ! (*Le garçon entre. Kornel Esti s'adresse à lui en posant triomphalement le billet de cinq pengös sur la coupelle où se trouve l'addition.*) Une autre carafe ! (*Le garçon fait signe que oui de la tête, pose la coupelle ainsi que la carafe vide sur son plateau puis s'en va. Kornel Esti se tourne à nouveau vers le Dormeur.*) Ma poche est toujours à la même place. Tu ne veux pas recommencer... ton petit tour ?

Le Dormeur : Ça, c'est enfantin ! Que diriez-vous si, moi, je disparaissais d'un coup ?

Kornel Esti : Je préfère voir apparaître cinq pengös !

Le Dormeur : Vous détournez la tête, cinq secondes... cinq secondes... Vous me perdez des yeux... Cinq secondes suffisent... Je ne suis plus là.

Kornel Esti : Tu te cacherais quelque part ?

Le Dormeur : Non ! Je disparaîtrais !

Kornel Esti : Mais comment donc ?

Le Dormeur : Justement, je n'en sais rien. Admettons que je disparaisse bel et bien.

Kornel Esti : Comme ce qui est arrivé au gros Kalmann ?

Le Dormeur : Je ne parle pas de Kalmann, mais de moi.

Kornel Esti : Inepte !

Le Dormeur se lève et traverse la salle.

Le Dormeur : Non, je disparaîs. Vous avez tourné la tête. Cinq secondes. Et je ne suis plus là. Ma table est là, ma chaise... mon verre... mon chapeau... mais moi... Il n'y a que moi qui manque !

Kornel Esti : Tout serait là... Pas de changement... sauf toi ?

Le Dormeur : C'est ça. Et maintenant ?

Kornel Esti : Maintenant quoi ?

Le Dormeur : Vous tournez la tête. Je ne suis plus là. Qu'est-ce que vous faites ?

Kornel Esti se lève également et parcourt la salle dans un sens, puis dans un autre.

Kornel Esti : Ben... Je te cherche... ici... là... Sous la table... Sous la chaise... Parmi les clients... Je t'appelle. Hep ! Hep ! ... J'irai voir aux cuisines...

Le dormeur : Voilà qui est bien ! Mais vous sentiriez aussitôt, à un petit quelque chose, peut-être au silence ambiant, que je ne suis plus là, que vous n'avez plus à qui parler. C'est alors

que, pour la première fois, vous auriez froid dans le dos... Vous décideriez petit à petit dans votre for intérieur que je suis devenu fou... Alors que le fou, ce serait déjà vous.

Kornel Esti : Qui ça ?

Le Dormeur : Vous ! Oui ! Vous !

Kornel Esti : Pourquoi ?

Le Dormeur : Parce qu'avec votre cervelle en bon état, vous arriveriez à la conviction qu'il vient d'arriver ce qui n'est pas arrivé depuis la création du monde. Quelque chose qui fait éclater les limites de la raison, quelque chose qui est la folie même.

Kornel Esti : Oui, mais tout cela est impossible et ne vaut pas la peine qu'on y pense.

Le Dormeur : Seul l'impossible mérite réflexion. Est-ce que ça vous arrive de rêver à la fin du monde ? Evidemment, vous y rêvez. Tenez, moi cinq à six fois par an, je me débarrasse du monde. J'anéantis le globe terrestre, comme, dans mon enfance, j'anéantissais ces boulettes de sable et ces petits tas de boue que je pétrissais au bord du lac pour ensuite les trancher impitoyablement avec une règle... C'est un besoin que nous avons ! Heureuse, merveilleuse destruction ! Subitement, tout et tous disparaissent, et nous avec, pas seulement deux personnes mais des masses d'individus entremêlés, vieillards et nourrissons, lions et puces, grues mécaniques, thermomètres, canons et attache-moustaches. Croyez-moi, il y a dans tout cela quelque chose de réconfortant. La mort la moins douloureuse du monde, c'est celle qui ne laisse rien ni personne à envier derrière nous.

Kornel Esti : Ni postérité qui puisse se souvenir de nous, ni ami journaliste qui puisse écrire notre nécrologie et taper avec une affable malignité sur l'épaule de notre malheureux cadavre.

Le Dormeur : Fin du monde ! Soulagement ! Je n'ai plus besoin de vivre, donc je peux vivre.

Kornel Esti : Je n'ai plus besoin d'écrire, donc je peux écrire.

Le Dormeur : Remarquez-le bien... Celui-là seul peut vivre qui est tout à fait préparé à la mort. Quant à la fin du monde, c'est le début du monde, voilà ce que je voulais dire...

La lumière des appliques et des lampes baisse jusqu'à l'obscurité totale pendant que l'on entend, assez fortement, le bruit d'un train qui roule dans la nuit.

Puis la lumière revient, mais plus faiblement qu'auparavant, évoquant les veilleuses d'un wagon. Le Dormeur, rassis à sa table, est de nouveau plongé dans le sommeil, et Kornel Esti, qui a enfilé son manteau, se tient debout au milieu de la salle. Le bruit du train diminue mais reste présent pendant que Kornel Esti fait son récit.

Kornel Esti (au Dormeur, sans le regarder) : Tu aimes voyager ? (N'entendant pas de réponse du Dormeur, il se tourne vers lui, et se rend compte que celui-ci s'est endormi.) Te revoilà dans le sommeil, compagnon d'infortune. Tu as bien raison... Moi, chaque fois que je prends le train, je me sens revivre. Et passer les frontières, ce m'est une jouissance absolue. C'est un plaisir diabolique que d'aller et venir à l'étranger dans le brouhaha incompréhensible des bouches. Quelle solitude distinguée ! Quelle indépendance ! Quelle irresponsabilité ! Nous voilà nourrissons, enfants sous tutelles ! Oh, une fois en traversant la Bulgarie, il était minuit passé, et une fois de plus, je n'arrivais pas à m'endormir. Tous les voyageurs

dormaient du sommeil du juste, pas une âme debout, quand soudain apparaît le contrôleur. Il avait visiblement terminé sa ronde nocturne. Amicalement, il a tourné vers moi, et sa lanterne, et son regard. Il s'est immobilisé. Il devait s'ennuyer, lui aussi. (*Un temps, meublé par le bruit du train.*) J'ai alors décidé d'avoir, coûte que coûte, une conversation avec lui, et même une longue, une substantielle. « Pouchatch li si ? » « Êtes-vous fumeur ? » C'est tout ce que je savais en bulgare, et cinq ou six mots, « Da » et « Né », mais je vous jure, je n'en savais pas plus. (*Il sort son étui à cigarettes.*) Il n'a pas refusé de fumer. Il a fouillé dans sa poche et a sorti une boîte d'allumettes. Il en a frotté une et, me donnant du feu, dans sa langue qui m'était totalement inconnue, il a murmuré... (*On entend la voix du contrôleur qui dit : « Zapovyadaïté ».*) Sur quoi je lui ai tendu la flamme de mon briquet, en répétant comme un perroquet ce mot que je venais d'entendre pour la première fois : « Zapovyadaïté ». Pour un début, c'était encourageant. Aujourd'hui encore, y penser me remplit d'orgueil... Quel sens de la psychologie ! Il me fallait faire accroire que j'étais bulgare de naissance. J'ai donc évité tout verbiage. Ce qui caractérise les étrangers, c'est qu'ils s'efforcent toujours de parler, avec un zèle excessif, la langue du pays où ils voyagent. Les autochtones se contentent d'opiner, se font comprendre par signes. Il faut leur arracher les mots. (*Un temps, meublé par le bruit du train.*) Le contrôleur et moi étions dans ce silence intime d'où naissent les grandes amitiés, les vraies compréhensions, les unions d'âme à la vie à la mort. Mais tout de même, cette conversation dont l'ensorcelante possibilité flottait dans l'air, il me fallait la lancer. Tout à coup, je lui ai mis la main sur l'épaule, j'ai haussé les sourcils pour qu'ils se recourbent en deux points d'interrogation géants et, le menton pointé : « Hein ! ». Le contrôleur a souri. (*La voix du contrôleur dit une phrase en bulgare. Puis un temps, meublé par le bruit du train.*) Je réfléchissais à ce que je devais répondre. J'ai dit « Da ». « Oui », c'est très bien. Chaque fois que je ne comprends pas une chose, je dis toujours oui. Ça marche à coup sûr. Et même dans le cas où l'on peut paraître approuver ce que l'on aurait dû réprouver. Il suffit de glisser un peu d'ironie dans l'acquiescement... (*Avec un peu d'ironie*) Oui... Dire oui, c'est aussi dire non. Raisonnablement bien fondé ! Le contrôleur est devenu beaucoup plus communicatif. (*La voix du contrôleur dit quelques phrases en bulgare*) Malheureusement, de nouveau il s'est tu. Alors je me suis informé. « Da ? » Ça a rompu la glace. Le contrôleur s'est dégelé. (*La voix du contrôleur parle en bulgare en même temps que Kornel Esti.*) Il a parlé un quart d'heure avec gentillesse, peut-être même avec une grande richesse d'expression, et moi, pendant ce temps-là, je n'ai pas eu à me casser la tête pour lui répondre. Premier succès. Décisif. A la façon dont il parlait, il était évident qu'il n'aurait pas pu me considérer, même en rêve, comme un étranger. Pour maintenir cette croyance, je devais prendre soin d'alimenter le feu de la conversation. Comment ? Pas avec des paroles, bien sûr ! Non ! En comédien ! En jouant avec tout mon corps, mon visage, mes mains, mes oreilles, mes doigts de pied... (*Kornel Esti s'adresse au public pendant que continue la voix du contrôleur.*) Vous croyez que c'était là le plus facile ? Détrompez-vous ! Il faut savoir les accomplir, les intentions, dans les gestes. Ni trop sincères, ni trop convaincantes... De l'art. De la haute voltige. Mais j'atteignis mon but, mais oui. Par la suite, il n'a pas été nécessaire de ranimer le feu de la conversation. Ça flambait comme flambe un bûcher ! Le contrôleur parlait, parlait... De quoi ? J'aurais été curieux de le savoir. Je sentais, en tous cas, au rythme de ses phrases, qu'il me racontait une histoire agréable, enjouée, cohérente et de longue haleine, qui, lentement et majestueusement, roulait ses flots dans un large lit épique, vers le dénouement. Cette histoire devait être légère et comporter sans doute des passages carrément égrillards, grivois peut-être, voire épicés. Le contrôleur me lançait un clin d'œil complice et riait. Je riais avec lui. Mais

pas toujours. Non. Stratégie. Des fois, je n'étais pas de son avis. Je ne voulais pas le gêner. Il était trois heures du matin, nous causions déjà depuis une heure et demie. (*Bruit du train qui freine et s'arrête. La voix du contrôleur se tait un instant.*) Le contrôleur reprit sa lanterne. (*La voix du contrôleur dit quelques phrases en bulgare.*) Et je crus comprendre qu'il s'excusait de m'abandonner et qu'il me promettait de revenir bientôt... pour terminer son histoire. (*La voix du contrôleur s'arrête. On entend des chants d'oiseaux pendant que la lueur des lampes et des appliques se fait un peu plus forte, évoquant la lumière du petit matin.*) Les pivoinés de l'aurore s'épanouissaient sur le ciel gris cendre. Ma tête bourdonnait. Quelques minutes plus tard, le contrôleur se retrouvait à mes côtés. Son sourire n'avait pas eu le temps de s'éteindre, et il poursuivit en gloussant son histoire. (*La voix du contrôleur émet un petit rire puis se remet à parler en bulgare.*) Puis il a plongé sa main dans la poche de son manteau et il en a sorti une lettre froissée, sale, qui devait être un élément organique de l'histoire, peut-être même l'argument décisif, qu'il m'a mise dans la main afin que je la lise... (*La voix du contrôleur s'arrête à nouveau.*) Mon dieu, qu'en dire ? Je me suis absorbé dans la lecture attentive de cette lettre. Il en guettait l'effet. J'ai marmonné « Da, da... ». Affirmatif... Puis négatif... Dodelinant de la tête comme pour dire... C'est typique... Ou c'est inouï... Ou c'est la vie... Ce qui peut s'appliquer à tout... à toutes les situations... Même quand quelqu'un meurt, ne dit-on pas : « C'est la vie... » ? Mais voilà maintenant le contrôleur qui me tend une photo représentant un chien... Un chien !... J'ai joué l'homme qui aime les bêtes. Mais le contrôleur n'approuvait pas. Il en avait contre ce chien. Je me suis rembruni. D'un seul coup, il m'a arraché la photo et la lettre de la main... qu'il a fait disparaître dans ses poches, puis il s'est détourné de moi et s'est appuyé le front contre la paroi du wagon... et il s'est mis à pleurer... Oui... (*On entend les sanglots du contrôleur.*) Je ne comprenais rien à la situation. A franchement parler, j'étais pris de vertige en face de cette confusion profonde, inextricable qu'est la vie. Au fond, tout cela avait-il un sens, en bulgare ou en toute autre langue ? Il me fallait prendre une initiative. J'ai empoigné fermement l'homme par les épaules, le secouant, j'ai hurlé dans ses oreilles : « Né ! Né ! Né ! ». Lui, suffoquant de sanglots, a balbutié un autre mot, monosyllabique aussi. (*Au milieu des sanglots, la voix du contrôleur dit un mot en bulgare.*) Ce qui pouvait signifier : « Merci de votre bon cœur. », mais aussi : « Sale cabot, vile canaille. ». Petit à petit, il a recouvré ses esprits. (*La voix du contrôleur dit quelques phrases en bulgare.*) Il m'adressait des questions brèves du genre : « Tout à l'heure, tu m'as bien dit oui ! Pourquoi après me dis-tu non ? Abats tes cartes : c'est oui ou c'est non ? » (*La voix du contrôleur se tait à nouveau.*) J'étais piégé. Ma chance m'abandonnait, mais pas ma désinvolture. J'ai transpercé le contrôleur d'un regard glacial, j'ai tourné les talons, et j'ai regagné mon compartiment. (*Il se dirige vers sa table et s'y assied.*) Là je me suis endormi aussi brusquement qu'on meurt d'un arrêt du cœur. (*L'intensité lumineuse des lampes et des appliques revient comme elle était dans la première partie du spectacle.*) Je me suis réveillé à midi, juste quand le contrôleur entrait dans le compartiment. Il est resté là, planté comme un chien fidèle. Je lui ai tout juste permis de boucler mes valises et de les sortir dans le couloir. (*Il se lève.*) Au dernier moment, pourtant, j'ai eu pitié de lui. Je lui ai lancé un regard muet qui voulait dire : « Ce que tu as fait n'était pas beau, mais l'erreur est humaine. Pour cette fois, je te pardonne. » Puis je lui ai simplement crié : « Da ! ». Ce mot a produit un effet magique. Le contrôleur s'est radouci, s'est déridé, il est redevenu comme avant. Un sourire reconnaissant a glissé sur son visage. (*Le Dormeur ouvre les yeux.*) Il est resté debout à la fenêtre, pétrifié de bonheur, jusqu'à ce que le train s'ébranle et qu'à jamais, à tout jamais, il disparaisse à mes yeux. (*Le bruit du train reprend et diminue jusqu'à s'éteindre.*)

Le Dormeur : C'est terrible ! Quelqu'un disparaît... et voilà, il n'existe plus.

Le garçon rentre avec un plateau sur lequel sont posées une carafe pleine de vin blanc et la coupelle avec une nouvelle addition. Il les dépose sur la table de Kornel Esti.

Kornel Esti (montrant l'addition) : Et quelque chose apparaît que je voudrais bien voir disparaître.

Le Dormeur (au garçon) : Peut-être que nous n'existons que dans nos souvenirs...

Kornel Esti (au garçon) : Ne sommes-nous pas faits de l'étoffe dont sont faits les souvenirs ? (*Désignant le garçon pendant que celui-ci quitte la salle*) Celui-là ne disparaît jamais complètement !

Le Dormeur : Mais moi... Si vous détournez la tête cinq secondes...

Kornel Esti : Oui, je sais. Cinq secondes, hop, tu n'es plus là... C'est une manie qui te tient !

Le Dormeur : Qu'est-ce que vous disiez tout à l'heure ? Kalmann, il n'a pas disparu ?

Kornel Esti : Oui, mais Kalmann, il vivait dans l'opulence.

Le Dormeur : Et alors ?

Kornel Esti prend la carafe et son verre puis s'assied à la table du Dormeur.

Kornel Esti : Seuls les gens vivant dans l'opulence laissent un vide quand ils disparaissent. Tu sais, Kalmann, il faut voir comment il vivait. (*Il sert un verre au Dormeur puis se sert à son tour.*) Un pacha ! Foie gras, champagne, voiture de ministre... Et puis, d'un jour à l'autre, le voilà ruiné. Il avait tout perdu, même un ou deux de ces cent-quarante kilos. C'est injuste. Les gros sont faits pour le bien-être. Quand sa fabrique de fume-cigarettes a fait faillite, Kalmann s'est battu comme un gros diable. Il a ouvert une officine de photocopies, ensuite il a fondé une entreprise de destruction de punaises... A chaque fois, boum ! La culbute ! De culbute en culbute, il a dû fuir Budapest. Il a loué une petite pièce-cuisine et il a vécu d'expédients. Une fois, je lui ai rendu visite. Il était dans la cour, pieds nus, mangeant une pastèque et chantant des chansons populaires. Il semblait résigné à son sort. Et brusquement, il a disparu !

Le Dormeur : Mourir, c'est dans l'ordre des choses. Mais disparaître... Qu'est-ce qu'on peut faire dans ces cas-là ?

Kornel Esti : Ben... On va à la police... Service des disparus... On parcourt les journaux quotidiennement de bout en bout... On fait son enquête, on télégraphie, on téléphone... En vain. Son rasoir rouillé, sa brosse à dents, son étui à cigarettes, ces petites affaires sont là. Il n'y a que lui qui n'est nulle part. Et sa femme n'arrête pas de gémir, de pleurnicher : « Mais pourquoi est-ce qu'il n'écrit pas ? Un simple message ? ». Sa femme et lui s'étaient toujours bien entendus. Où est-ce qu'il dort ? Où est-ce qu'il mange ? Où est-ce qu'il trouve de l'argent ? Il avait dit à sa femme : « Salut ! », et depuis, il n'existait plus.

Le Dormeur : Nous avons un rapport étrange avec les disparus. Ils n'existent plus et pourtant ils existent encore. L'âme des disparus, cette âme au statut ambigu, flotte entre ciel et terre, au-dessus du sol, mais à peine, à un mètre environ de nos têtes, et peut-être pourrions-nous

même les attraper, comme on attrape la ficelle d'un ballon qui s'envole, en faisant la main tendue, un grand saut en l'air. Nous sommes dans un état de trouble perpétuel avec les disparus.

Kornel Esti : Eh oui ! Parfois nous les imaginons morts, déjà décomposés, au fond d'un tombeau ou dans le lit d'un fleuve, et des brochets sont là sur eux à se régaler de leurs globes oculaires. Parfois aussi, légitimement, nous les imaginons dans un petit restaurant, le soir, en train de manger un ragoût de veau et d'essuyer, avec un bout de pain blanc leur assiette pleine d'une sauce grasse et rouge. Nous ne pouvons jamais savoir où nous serons susceptibles de les rencontrer, s'ils seront les revenants dans une séance de tables tournantes, ou des clients dans un café, qui ne peuvent pas payer.

Le Dormeur : Tout est possible. Cette incertitude est extrêmement désagréable. Pour nous, qui ne sommes pas encore disparus, beaucoup plus que pour eux, qui le sont déjà. Car eux, s'ils sont en vie, alors de toute manière, où ils sont, ils le savent et ne s'énervent pas. Et, s'ils ne sont plus en vie où ils sont, ils ne le savent pas et ne s'énervent pas non plus. Ils n'existent plus. Ils sont comme les morts. La seule différence entre eux et les morts est que les morts ne le savent pas, alors qu'eux, en revanche, ils le savent peut-être.

Kornel Esti : La femme de Kalmann est venue me demander conseil. Sa situation était horrible : épouse ou ex-épouse, veuve ou candidate au veuvage, elle ne savait pas quel titre, quel rang était le sien : épouse d'un mari mort ou veuve d'un mari vivant. Elle ne pouvait porter ni une robe de deuil, ni non plus une robe rouge, l'une ou l'autre étant un même outrage, une anticipation cruelle ou téméraire de son propre sort. Je lui ai dit que le plus convenable, pour cette période intermédiaire, serait qu'elle se fasse faire une robe blanche avec une rayure en zigzag, comme pour signaler la possibilité incertaine du deuil... Pauvre Madame Kalmann ! La famille s'est réunie. On a discuté. Un des oncles a critiqué Kalmann, disant qu'il n'avait pas été suffisamment économe, qu'il n'avait pas dirigé ses entreprises avec la compétence et le zèle requis, et que ses faillites successives étaient l'effet de sa légèreté et de son insouciance ! Personnellement, j'ai défendu Kalmann, et j'ai démontré que ce n'était pas l'homme le coupable, mais la vie.

Le Dormeur : Oh ! Je vous remercie bien !

Kornel Esti : De quoi ?

Le Dormeur : De m'avoir défendu.

Kornel Esti : Comment ça ?

Le Dormeur : Oui. Je viens de me rappeler à l'instant que Kalmann, c'est moi.

Kornel Esti : Pardon ?!

Le Dormeur : Vous ne me croyez pas ! Vous non plus ! Vous voyez, j'ai disparu et je n'arrive pas à reparaître... Les gens ne me croient pas.

Kornel Esti : Donnez-moi une preuve !

Le Dormeur : Si vous voulez ! (*Se levant et montant sur sa chaise*) Essayez de me soulever, vous allez voir comme je suis lourd. J'ai perdu cinquante kilos mais je n'ai pas perdu tout mon poids. Ce n'est pas une preuve, ça ?

Kornel Esti : Le gros Kalmann !

Le Dormeur (*descendant de sa chaise et restant debout*) : Remarquez bien, quelqu'un m'a retrouvé. Sinon, j'aurais complètement disparu. C'est Pataki qui m'a mis la main dessus. Il m'a retrouvé à l'hôpital où, petit à petit, je suis revenu à moi. Pataki a prévenu la famille. Et, du fond de mon lit, j'ai assisté au défilé des tantes, des oncles, des cousins... Joli monde... Bien sûr, j'avais droit aux sourires de tous. On était content de m'avoir retrouvé. Seulement, sous les sourires de convention, je devinais les pensées, les vraies pensées de mes visiteurs. « Quel culot ! » pensait la tante « Il se porte comme un charme. », « Quelle fripouille ! » répondait l'oncle dans sa barbe, « Il est aussi rose qu'un cochon. ». Je vous le dis, la famille ne supportait pas de me voir dans le jardin de l'hôpital, couché sur une chaise longue, fumant une cigarette. (*Le garçon rentre. Annonçant la fermeture prochaine de l'établissement, il traverse la salle et ouvre la large porte d'entrée qui découvre un fond noir. Le dormeur s'adresse au public.*) J'ai commencé à comprendre ce que sont les hommes... Quand on disparaît, on peut certes réapparaître à l'horizon de la vie, mais celui qui revient doit s'attendre, amèrement, à ce que les autres n'en reviennent pas. Nous devons accoutumer nos proches graduellement, précautionneusement, à ce fait que nous sommes vivants. Chacun de nous tous, en son temps, a fait de même. Combien de fois nous a-t-on renvoyés dans la chambre d'enfants, combien de fois nous a-t-on traversés du regard, dans notre jeunesse, comme si nous avions été transparents, combien de fois, même plus tard, quand nous arrivions dans quelque société, n'a-t-on pas demandé avec méfiance : « Qui est ce nouvel individu ? », jusqu'à ce qu'on prenne acte enfin de notre existence ?

Kornel Esti (*se levant*) : Ces choses-là, nous aussi, écrivains, nous pourrions en parler. Chez nous aussi, il est plus facile de « disparaître » que de « paraître ».

Le garçon allume les néons qui éclairent la salle d'une lumière crue et blafarde, puis il sort en direction des cuisines. Le Dormeur prend son manteau et l'enfile.

Le Dormeur (*à Kornel Esti*) : Mystère de la vie ! Moi, j'ai bien perdu cinquante kilos en une nuit ! Un matin, je me réveille. J'avais fondu dans la nuit ! Je ne me reconnaissais même pas dans la glace ! Vous pouvez me dire où ils sont passés, mes cinquante kilos ? Envolés ! Pas la peine de chercher dans les draps, sous le lit, sous la moquette ! Disparus ! Ni vus ni connus ! (*Il sort par la porte d'entrée et se retrouve devant le fond noir.*) Disparaître est un jeu d'enfant. Mais paraître ? S'imposer ? C'est une autre paire de manches ! Pour disparaître, il suffit de claquer dans ses doigts... Pas besoin de détourner la tête. Ecoutez. Je claque... Et je disparaissais !

Le Dormeur claque dans ses doigts et disparaît brusquement, happé par le fond noir. Kornel Esti se lève, va prendre son chapeau et le met. Il parle au public.

Kornel Esti : Plus quelqu'un est grand, plus son importance est visible, et plus c'est compliqué. Pendant un certain temps, même ceux qui sont nos parents les plus proches, même nos collègues écrivains, se comportent comme si nous n'étions même pas au monde. Ils détournent la tête et font semblant de ne pas nous voir. Mais, si nous persistons, si pour autant nous ne nous laissons pas faire, ils finissent néanmoins par nous tolérer dans leur cercle. Non qu'ils éprouveraient pour nous trop d'amour, mais parce qu'ils se sont accoutumés à nous, qu'ils se sont résignés à ce fait que nous aussi nous existons.

Kornel Esti sort également de la salle par la porte d'entrée alors que le garçon y rentre par la porte à double battant. Le garçon prend l'addition et la tend à Kornel Esti qui claque à son tour des doigts et disparaît comme le Dormeur. Effarement du garçon. On entend, dans la salle, la voix de Kornel Esti qui dit :

« Un jour de fête
Un jour de deuil
La vie est faite
En un clin d'œil. »

Effarement redoublé du garçon. « Lonely melody », le vieil air de jazz entendu au début du spectacle, reprend pendant que se fait le noir final.

La lumière revient et les comédiens saluent le public sur la musique. Après les saluts, alors que la musique a cessé, pendant que le public se lève et quitte le décor, reprennent les rumeurs du café-restaurant.